

PHILOSOPHIE DE TERRAIN : retour sur expérience

L'éducation à l'environnement en question sur un jardin partagé lyonnais

Nous nous sommes rendues avec Maud sur un jardin partagé des pentes de la Croix Rousse de février à août à raison d'une après midi par semaine environ, nous nous y rendions le plus souvent le week-end, un soir de semaine parfois, et avons assisté à une réunion du jardin. Nous avons été très bien accueillies, et nous sommes senties sur le jardin comme des adhérentes comme toutes les autres. Nous avons participé aux travaux, aux goûters, discuté avec les jardiniers, flâné avec eux. Cette enquête exploratoire m'a conduite à mener une réflexion autour de la question de l'éducation à l'environnement sur un tel lieu, dont c'est l'une des missions maîtresse.

Avant la présentation de l'analyse que j'ai menée sur cette question, je vous propose quelques pistes de réflexion méthodologique, un retour sur mon expérience de « terrain ».

PREMIÈRE PARTIE : QUESTIONS DE MÉTHODE

1) Un terrain initiatique ; un terrain « philosophique » ?

J'aimerais d'abord resituer ce travail dans mon parcours. Il s'agit de ma première expérience de terrain comme telle. Par conséquent, je me suis confrontée à plusieurs choses. A une certaine gêne sur le terrain tout d'abord, née d'un sentiment de manque de légitimité. Je n'osais pas vraiment m'installer dans le jardin comme philosophe, n'étant pas adhérente ni invitée, mais imposant aux jardiniers ma présence et mon regard de « chercheuse ». C'est une position qu'il n'est pas immédiatement aisé d'assumer. On me soupçonnait de juger les gens en présence, le fonctionnement du jardin. Le regard de surplomb qu'implique la posture du chercheur, et plus encore peut être, du philosophe, m'apparaissait être un obstacle. J'ai alors davantage essayé de me « fondre » parmi les jardiniers que de revendiquer mon statut « d'enquêtrice », sans le cacher pour autant. Mais il me plaisait d'être confondue avec une adhérente "comme les autres". Contrairement à Maud, habituée du terrain, je préférais ne pas sortir mon cahier de notes sur les lieux, mais discuter avec les adhérents, partager leurs travaux, et tout noter à la sortie du jardin sur mon cahier de terrain. Ma gêne était accrue, sûrement, du fait du manque de précision concernant notre position sur le jardin. En effet, nous n'avions pas vraiment identifié un discours clair à fournir aux adhérents. Sur le terrain, nous avons eu beaucoup de questions, de la part de personnes qui étaient familières des universités, quant à notre travail, notre problématique, nos méthodes. Nos réponses évasives ne les satisfaisaient pas, créaient un sentiment de méfiance, comme si nous dissimulions certaines choses. Si la place du philosophe sur un terrain semblait déjà étrange, en l'absence de discours clair et cohérent, le malaise grandissait. Ce malaise était lié à nos incertitudes elles-mêmes, on menait un travail exploratoire, mais on s'était accordée sur le fait qu'on ne pouvait pas dire cela aux gens sur le terrain. Nous avons pensé un discours de présentation assez évasif concernant un travail de philosophie sur la vie au jardin partagé. En fait, très tard durant notre enquête, en Juin, à force de situations malaisantes, j'ai explicité, honnêtement, ce que nous faisons et où nous en étions. Et, finalement, cela a été très bien reçu, et a donné lieu à des conversations intéressantes. Margaux et Marion, qui ont investi un jardin très différent du nôtre, n'ont pas rencontré le même problème. Déterminer à l'avance un discours large pour nous 4 alors que nous étions sur 2 terrains différents

était selon moi une erreur. Il aurait alors fallu plus rapidement identifier le type de terrain, pour pouvoir formuler un discours qui puisse être adapté à ce dernier, être claires, honnêtes, sans remettre en cause notre travail ou le biaiser. Cela aurait peut être participé à me donner cette confiance qui me manquait sur le terrain, et, ainsi, à rassurer les adhérents sur la place du "philosophe" dans leur espace.

2) *Le cahier de terrain : une association loin d'être évidente*

On avait pris le parti de tout prendre en notes, sans problématique préalable, pour ne pas avoir d'œillères, et laisser le terrain faire émerger une problématique saillante. Pour ne pas « plaquer » des concepts et des problèmes sur un terrain et l'appréhender depuis une grille de lecture prédéfinie, interdisant de saisir la singularité du lieu de l'enquête. Mais le résultat pour moi est que je me suis trouvée d'une certaine manière paralysée par le terrain. Aucune référence, aucun concept clair n'apparaissaient ; ce qui m'était d'autant plus manifeste que Maud, elle, qui avait l'habitude du terrain, percevait des résonances nombreuses entre des moments, des éléments du jardin, et des textes philosophiques particuliers. Sur mon cahier de terrain à moi, les observations, consignées sur la page de gauche, faisaient face à une page blanche, sur la droite, destinée aux commentaires et au travail philosophique. Mais ce trouble m'est apparu, par la suite, être un moment intéressant voire essentiel de ma réflexion. Ainsi, même après plusieurs mois sur le terrain, sachant pourtant que la question environnementale, celle des représentations de la nature, m'intéressait tout particulièrement, je ne parvenais pas à délimiter une problématique claire. Celle-ci est apparue très tard, après un long, et assez fastidieux, travail sur mes notes. J'ai lu et relu mon cahier de terrain, surligné de différentes couleurs les éléments se regroupant autour de questionnements spécifiques, dégagé des thématiques récurrentes, etc. Finalement, des concepts, des auteurs m'ont aidé à analyser mes observations, et, sans surprise, ces auteurs étaient autant d'auteurs singuliers parmi ceux que je connaissais et travaillais déjà : Spinoza, Tim Ingold, Arne Naess. Mais, du fait de cette paralysie première, je crois que ces références ont été suscitées *par* le terrain, du fait même qu'elles n'avaient rien d'évident d'emblée pour moi. Même si l'évidence m'est apparue ensuite, en travaillant mes observations à partir de celles-ci. Certains concepts, certains éléments particuliers de la philosophie classique et environnementale apparaissaient de manière saillante dans la mesure où ils permettaient de préciser la signification de certaines observations, et problèmes spécifiques. Ensuite, à partir de ces quelques éléments – le concept de « puissance » (Spinoza), celui de « relation intrinsèque » (Naess) – réfléchir à nouveau sur mes notes, mes observations à partir de la philosophie de Spinoza et de Naess de manière plus systématique, me permettait de découvrir de nouvelles choses sur le terrain. Soit de réinscrire les concepts qui me sont apparus pertinents dans l'économie plus systématique d'une pensée – celle de Spinoza surtout - et ensuite de préciser certaines observations depuis ce cadre plus général, ou d'identifier une signification pertinente de certains comportements. La philosophie de Spinoza n'est alors pas tant *le* cadre conceptuel le plus adapté, mais elle fournit des points d'accroche, ou d'ancrage, qui permettent de fournir des analyses pertinentes d'une dimension du terrain. Un autre cadre aurait pu être tout aussi pertinent, mais aurait conduit à découvrir d'autres éléments, ou aurait aidé à l'analyse d'autres observations, insérés dans une problématique différente. C'est ainsi que Maud, à l'aide d'Aristote, a pu éclairer l'aspect plus politique de la vie au jardin.

Finalement, il me semble que le parti pris méthodologique de cette enquête, celui d'un regard initialement « naïf » a permis à chaque étudiante, avec son bagage philosophique, son histoire propre, son idiosyncrasie, de laisser le terrain, à travers elle, ses observations et sa participation à la vie au jardin, dessiner une problématique particulière. Par là, on pourrait dire deux

choses concernant la difficile question de la spécificité d'une philosophie de terrain. D'une part que « la philosophie » n'intervient pas dans un deuxième temps, quand commence l'analyse conceptuelle, après une démarche ethnographique, qui reprend à la discipline ses méthodes. Et, d'autre part, que la philosophie de terrain ne disposerait pas pour autant de ses propres méthodes pour mener son enquête sur le terrain. D'une certaine manière, il me semble que la question de la spécificité de la philosophie de terrain, vis à vis de l'ethnographie ou de la sociologie, est mal posée ; que la recherche d'un propre ne peut nous mener que dans des impasses. Nous reprenons des méthodes de l'enquête ethnographique et anthropologique : l'observation participante, différentes méthodes d'entretien. Nous tenons compte des évolutions méthodologiques de ces disciplines et ne repartons pas de « zéro » quand nous abordons le terrain. On pourrait néanmoins penser une forme de style particulier revenant à l'enquête de terrain philosophique, une singularité de l'analyse, qui tiendrait davantage au chercheur qui investit le terrain, singulier de par sa formation intellectuelle, ses références, ses habitudes de pensée, qui orientent son rapport au monde, sa participation sur le terrain, son analyse. Nous avons une formation philosophique, avons l'habitude de manier les concepts, et certains concepts en particulier. Le terrain n'est pas proprement philosophique, mais l'expérience que nous en faisons, singulière de par la formation qui est la nôtre, est elle-même singulière. Le rapport même au terrain est ainsi d'emblée « philosophique », d'une certaine manière, et ouvre sur une analyse *a fortiori* « philosophique », ce qui est manifeste de par les références mobilisées, les concepts et la manière dont ils sont maniés. Si je n'ai pas eu de référence en tête dans mon rapport au terrain, il est indubitable que ces références ont participé à construire mon rapport au réel, que cela soit conscient ou non. L'effort d'analyse serait la prise de conscience de ce fait-là et un travail entrepris à partir de celui-ci. Quant à savoir si l'analyse qui en découle dispose de traits proprement philosophiques, ce n'est pas le propos ici, et cela demanderait des investigations complémentaires que je n'ai pas menées, m'étant tenue à cette intuition qui, loin de résoudre le problème de la spécificité de la philosophie de terrain, le déplace quelque peu, partant de la singularité du *philosophe sur le terrain*. Et prend acte du fait que les barrières entre les disciplines, depuis quelques années déjà, tombent. Ce que je restitue dans cette brève introduction méthodologique, c'est donc ma propre expérience, l'observation participante que j'ai conduite pendant presque six mois sur le jardin.

3) *Mon expérience du terrain : le pommier et autres expériences*

Notre travail sur le jardin, bien que mené durant plusieurs mois, a été limité, au sens où nous n'avons pas connu le jardin l'hiver, par exemple. Mais il était important pour nous, sur le temps de notre enquête, de ne pas nous tenir à des seuls entretiens formels. Nous avons préféré la méthode dite de l'observation participante, où il s'agissait de participer à la vie du jardin, sous ses différentes modalités, d'échanger avec ceux qui sont présents, menant ainsi des « entretiens informels », ou des discussions spontanées riches d'enseignement. Le travail présenté est alors une réflexion établie à partir de l'observation, de l'écoute des autres, mais aussi des travaux que j'ai moi-même menés, et des modifications que j'ai observées dans ma propre attitude. Il était essentiel pour moi de participer à tous les types de travaux, pour réellement comprendre ce que les jardiniers entendaient quand ils parlaient d'« expérience », de « patience », « d'observation ». Si Maud était plus souvent assise à la table pour prendre des notes, et moi plus souvent attelée aux travaux du jardin, ce n'est pas seulement par manque d'un sentiment de légitimité ou par inconfort, c'est aussi, il faut bien l'avouer, par goût. Jardiner me plaisait, et me permettait de changer de mes travaux ordinaires. Je prenais ainsi du plaisir à « gratter la terre » comme le disent les adhérents. A ce titre, quand je jardinais, j'écoutais mes désirs, parfois, quand je n'avais pas envie de faire la discussion, comme les autres

adhérents, je jardinais seule. A d'autres moments, je partageais les travaux avec d'autres, les moments de pause, etc. Ce que je partageais avec les adhérents, c'est non seulement un lieu, mais aussi un rythme. Et varier les modalités de l'observation a été essentiel pour moi, des choses pertinentes et différentes apparaissaient au cours de ces différentes manières d'être au jardin. Jardiner seule, par exemple, m'a permis de comprendre ce que les jardiniers entendaient par « expérience » quand ils disaient être des jardiniers amateurs, dont les maîtres mots sont patience, observation, et expérience. Bien sur, j'entends et « comprends » la signification de ces mots-là. Mais « comprendre » suppose de refaire en lère personne, de s'approprier la connaissance en la mettant en exercice.

A ce titre, je voudrais m'arrêter sur une expérience singulière, que j'appellerais « l'expérience du pommier ». Sur le tableau, sur le mur de la cabane, sont inscrites les tâches à faire. Un samedi, était noté « ôter les pucerons du pommier ». J'avais vu Camille¹, le jardinier le plus expérimenté et le plus présent sur les lieux, procéder à cette tâche, reconnue comme fastidieuse, et que l'on préfère éviter pour s'adonner à des travaux plus réjouissants. Pour soulager Camille, qui était absent ce jour-là, je me suis dit que j'allais m'atteler à cette activité. D'autant plus que je savais comment m'y prendre : il m'avait expliqué, je n'avais plus qu'à l'imiter, qu'à reproduire ce que j'avais vu. Je commence : je prends des feuilles au hasard, et m'attelle au massacre des pucerons. Je comprends assez vite pourquoi c'est une tâche désagréable, même si c'est une tâche qui ne me déplaît pas : on se tâche, beaucoup de bêtes vous grimpent dessus. Je me rends compte que j'oublie des feuilles, que je repasse trois fois sur les mêmes. J'entreprends alors un travail plus méthodique : je commence par le pieds de l'arbuste, et remonte petit à petit jusqu'à l'extrémité du feuillage. Puis, je me rends compte que ce sont surtout les petites feuilles fines et enroulées sur elles-mêmes qui sont envahies de pucerons. Elles sont très humides. Je réoriente mon geste à nouveau, et vise tout particulièrement ce type de feuilles. Nathalie, une jardinière habituée, me propose du savon noir et des gants. Je prends le savon avec lequel j'asperge les feuilles, mais refuse les gants. Je me suis vite aperçue que ce travail demande de la minutie, de la précision. Il faut sentir les feuilles sous ses doigts, pour ne pas les abîmer. Sans insecticide, mon travail consiste à tuer les pucerons par centaines, de toutes tailles. Le pommier qui me semblait resplendissant m'apparaît tout malade maintenant, complètement infesté. Je prends le coup de main, mon geste gagne en assurance. Dans ma hâte, je casse deux belles branches. Gênée, je les cache dans les détritux. Je me rends compte à quel point il faut être non seulement précis, mais soigneux et délicat. J'apprends la fragilité de cet arbre, qui paraissait pourtant doté de solides branches. Je redouble d'attention et de délicatesse. Je comprends mieux l'atmosphère de calme et de douceur qui règne sur le jardin : elle est imposée par le vivant, liée à la concentration qu'exige le travail des cultures. Je comprends ce que « expérience » veut dire. Je renouvelle l'opération, forte de ce que j'ai appris, sur le cerisier, le pêcher de vigne, et les asperges. Je casse à nouveau une branche du cerisier. Il est tout jeune. Il demande encore plus de soin que le pommier. L'expérience s'acquiert par la répétition des expériences singulières, sans aucun doute. Je suis encore loin de faire une bonne jardinière.

Finalement, la partition que j'opère entre deux types d'attitudes sur le jardin, celle des non habitués, et celle des habitués, est aussi l'histoire de la modification de ma propre présence sur le jardin. Mon admiration pour le lieu est manifeste dans mes notes des premiers jours, les métaphores poétiques, le vocabulaire employés. J'insiste davantage sur la beauté, la sérénité du lieu. Par la suite, mes notes concernant les travaux au jardin sont plus denses, l'objet de réflexions plus précises. Une certaine familiarité se dégage. Et le travail d'analyse que je présente ci-dessous peut être considéré comme une réflexion établie à partir de l'observation des autres et des modifications en moi, ces dernières étant éclairées par ce que j'observe chez les autres. L'identification ce ce qui

1 Le

est commun dans mon comportement et celui des autres m'a permis de mener cette analyse, et en même temps de saisir la singularité de mon propre cheminement. D'en tenir compte, pour ne pas donner à des éléments idiosyncratiques une interprétation à portée généralisante.

4) *Une philosophie de terrain ?*

Ma thèse, qui porte sur la place de l'éthique spinoziste dans la construction par Arne Naess de son écophilosophie (ou sagesse écologique) est un travail bibliographique. Il ne s'agit pas d'un travail de terrain. J'avais d'ailleurs mené ce travail de « philosophie empirique » à côté de mes recherches liées à ma thèse, par intérêt pour ce type de pratique, et avec l'idée qu'il était important pour moi d'investir un terrain en lien avec les problématiques écologiques qui me tiennent à cœur. Et, en fin de compte, cette expérience de terrain s'est révélée intéressante pour mes recherches, elle a permis de les actualiser, les préciser, et enrichir certains questionnements. Il m'a semblé qu'une telle approche du terrain permettait de ne pas laisser s'endormir ni se sédimenter la réflexion dans une direction. Elle permet de jeter un regard nouveau sur les auteurs que je manipule tous les jours, d'ouvrir peut être de nouvelles pistes. Elle a réorienté ou précisé certaines de mes problématiques ou certains des sous problèmes. Bref, elle a participé au travail de recherche.

Enfin, ces expériences en première personne, qui nourrissent la réflexion, c'est ce que chaque étudiant, doctorant, chercheur en philosophie fait : penser son vécu, à partir de lui, s'enrichir de celui-ci. Mais, si c'est ce que chacun fait et que cela sert la réflexion philosophique, il serait intéressant de lui reconnaître sa place. Du point de vue de l'honnêteté méthodologique d'une part, et pour que ce que nous faisons déjà comme par nécessité puisse se voir reconnaître un authentique statut, afin d'interroger et d'améliorer la démarche. Il serait intéressant dans cette perspective de réfléchir aux possibilités de la rendre plus systématique, en l'organisant, avec des contraintes de temps, de prises de notes, de travail réflexif sur ces notes, d'entretien, etc.

Dans cette perspective, tous les « terrains » pourraient être investis, aucun ne serait « illégitime », et la présence du philosophe en dehors des bibliothèques pourrait être reconnue, comprise, et facilitée. Une telle démarche, loin s'en faut, n'épuise pas ce que peut être le « terrain » pour une réflexion philosophique. Elle est une manière d'investir un terrain, et quant à savoir si une telle entreprise peut être appelée « une philosophie de terrain », je n'en suis pas certaine. Peut être serait il plus juste de parler de philosophie empirique, ou d'expérience philosophique, ou encore de philosophie expérientielle. La terminologie reste à penser.

DEUXIÈME PARTIE – RESTITUTION DES RÉSULTATS

Introduction

A) Un jardin comme les autres et un lieu unique

Chaque jardin partagé a ses caractéristiques propres, du fait qu'il répond aux besoins et aux attentes des habitants d'un quartier, réunis en association, qui gèrent le jardin au quotidien et prennent ensemble des décisions. Le jardin dans lequel nous nous sommes rendues se situe quartier des chartreux, pas loin du plateau de la Croix Rousse, soit un quartier familial, résidentiel et plutôt aisé. Situé sur la pente, il se singularise avant tout pour la luxuriance de ses plantations, diverses et nombreuses, plantes de culture et belles fleurs. Nous ne pouvons manquer d'être charmés par l'ambiance du lieu, paisible, foisonnant, et particulièrement beau, avec, en prime, une vue en surplomb sur la Saône, la cathédrale Saint Jean et la basilique de Fourvière. Si ce lieu est singulier, il a en commun, avec tous les jardins partagés, d'être un lieu où s'allient à la fois préoccupations environnementales et finalités humaines. Ce jardin est un jardin écologique : il préserve la biodiversité et le jardinage s'effectue dans le respect de l'environnement, avec une gestion éco-responsable de l'eau, et l'utilisation de méthodes de culture qui n'emploient ni produits phytosanitaires de synthèse, ni engrais chimiques : permaculture, cultures associées, méthode de Gertrud Franck, etc. Le jardin dispose d'un espace de compostage et d'un partenariat avec le CRBA (Centre des Ressources de Botanique Appliquée) pour le maintien des variétés rares. Cela correspond à la description officielle du jardin, qui nous est offerte par la présidente de l'association lors de notre première visite, et qui figure également sur le site internet et dans le règlement intérieur.

Dans le jardin et au quotidien, ce qui apparaît de prime abord, c'est l'intérêt ou l'utilité que les jardiniers tirent de leur présence sur les lieux, intérêts en réalité multiples. Bien sur, les jardiniers amateurs sont sensibles à l'environnement et cela a motivé en partie leur adhésion à l'association. Mais les jardiniers, surtout les plus engagés, insistent sur le fait que le jardin est avant toutes choses un jardin : on vient pour y jardiner et y récolter légumes et fruits, pas très loin de chez soi. Et il est un jardin partagé : on vient aussi pour échanger avec d'autres personnes, voir du monde, partager les récoltes, profiter ensemble du cadre, jouer à la pétanque, lire, se reposer, et méditer. L'utilité et l'agrément sont les maîtres mots.

Dans le vocabulaire de l'éthique environnementale, nous dirions que ce qui fait vivre le jardin, ce sont des **finalités anthropocentriques**, ou entièrement orientées par des intérêts humains. L'histoire même du jardin, ce qui a motivé sa création, en témoigne. En effet, le jardin est une ancienne friche végétale, que la ville a souhaité réhabiliter en lançant un appel à projet. La première proposition soumise par un comité d'habitants consistait en une zone refuge de biodiversité : l'idée était de laisser le terrain comme tel, en l'état, avec sa faune et sa flore abondantes et diversifiées : acacias, ronces, insectes, etc. Ce qui orientait le projet, c'était alors une conception de l'écologie comme préservation d'une nature « sauvage », ou « vierge », d'une certaine manière, l'équivalent français de la *wilderness* américaine (la nature libre, extérieure à toute présence humaine). Soit laisser exister, alors même que nous sommes en ville, où tout espace semble destiné à être rentabilisé, un véritable lieu naturel, sans finalités aucune, laissé à son développement spontané. *La biodiversité pour la biodiversité*. Un espace soutiré à toute intervention humaine. Mais le projet a été rejeté par la ville, jugé trop peu convaincant. Les élus n'étaient pas prêts à accepter la gratuité, voire l'inutilité du lieu, quand bien même fût-ce pour le bien être de la faune et de la flore.

C'est alors qu'a émergé l'idée du jardin partagé : habile consensus entre des préoccupations environnementales et l'anthropocentrisme des politiques de la ville : il sert la vie d'un quartier en même temps qu'il permet le maintien de la biodiversité. Comme l'annonce bien le panneau à l'entrée du jardin : « Jardin partagé : ce jardin est cultivé par une association, c'est un lieu d'éducation à l'environnement et au développement durable. Il favorise le lien social et la responsabilité citoyenne. Accessible au public en présence d'un jardinier. »

En réalité, le consensus entre intérêts humains et protection de la nature n'est pas si artificiel qu'il le semble. La fréquentation répétée du jardin pendant presque six mois a permis de voir émerger une corrélation essentielle entre les deux, articulée autour de ce que le panneau descriptif appelle une « éducation à l'environnement ». Expression à laquelle nous allons essayer de donner un contenu à partir de l'expérience acquise dans le jardin. **Dans quelle mesure le jardin est-il un lieu d'éducation à l'environnement ?** Telle pourrait être la question qui oriente notre enquête, dans la mesure où il ne s'agit pas seulement d'apprendre à composter ses déchets organiques et à ne pas gaspiller l'eau.

B) *L'anthropocentrisme du jardinier ?*

Si les habitants entretiennent le jardin, c'est pour leur propre bénéfice. D'ailleurs, sur le jardin, il n'est jamais vraiment question, explicitement, de préoccupations environnementales. Les discussions sont bien plutôt orientées autour des plans de culture, d'organisation, de répartition des tâches, et de partage de la cueillette. Les préoccupations sont plus directement celles de ce que nous allons manger, comment nous allons le cuisiner, et quelle variété se marie le mieux avec tel ou tel ingrédient, que le maintien de telle ou telle variété rare. Le produit est bon, parce qu'il est cultivé sans engrais chimiques, mais ce qui importe avant tout, c'est qu'il soit bon et sain. Le caractère utilitaire de la présence sur le jardin n'est jamais démenti ni dissimulé. Tout ici a une finalité, quelle qu'elle soit. Rien n'est laissé au hasard. Et, si le jardin semble foisonnant et luxuriant, il manifeste, de toutes parts, la trace de plans humains, que ce soit dans la répartition des récoltes sur le terrain (organisation géométrique des cultures), dans la présence de tuteurs, de grillages, ou dans la forme des arbres – des arbres fruitiers que l'on a planté pour la cueillette, et que l'on taille minutieusement, sans hésiter à casser régulièrement des branches et des pousses, à arracher des fruits encore tout jeunes, pour s'assurer de futures récoltes à la fois riches et facilement accessibles. Il ne s'agit pas de dire que l'arbre existe *pour* servir des fins humaines, comme s'il y avait des arbres sur Terre pour le bon plaisir des hommes, dans une forme d'anthropocentrisme essentialiste (il est dans l'essence des choses naturelles d'exister pour l'homme et ses usages), mais que tel pommier se trouve ici, à cet endroit, pour l'intérêt des jardiniers, qui l'ont planté pour leur office, et il est ainsi entretenu de manière à ce que les attentes ne soient pas déçues. La main humaine conforme le développement du pommier aux projets qui l'orientent. Il y a bien des « nuisibles » sur le jardin : des animaux qui nuisent à la bonne réalisation des fins que l'on s'est données : doryphores, pucerons, tués sans ménagement, écrasés parfois avec véhémence. Même les variétés de plantes qui intéressent le CRBA, qui travaille au maintien de la biodiversité, sont soumises à une certaine forme de sélection : les graines cultivées sont celles qui sont *intéressantes*. Autrement dit celles qui sont « productives » et ne donnent pas uniquement un fruit ou deux, celles, aussi, qui ont un intérêt esthétique ou culinaire, que l'on vérifie au moyen de compte rendus détaillés.

Il est intéressant de noter cependant que, dans le cas de ce jardin, les récoltes sont peu abondantes : le jardin n'a pas de vertus productives, au sens où chaque famille ne repart pas avec son panier. Ainsi, en sus de l'intérêt disons nutritionnel, on peut recenser deux autres types d'intérêts (souvent mis en avant dans ce genre de dispositifs) :

- Le premier est un intérêt social : le jardin crée du lien et fait partie de la « vie de

quartier ». On vient sur le jardin pour voir du monde, discuter, partager, avec des gens de tous âges.

- Le second concerne le loisir, intérêt que l'on pourrait appeler récréatif : jardiner permet de faire de l'exercice physique, mais on vient aussi au jardin sans pour autant jardiner : pour se promener, pour se reposer, pour lire, jouer. Des espaces sont disponibles pour chacune de ces activités. Il est alors essentiel de travailler à ce que le jardin garde un « *aspect plaisant* » (article 7 du règlement intérieur du jardin), afin d'assurer ces différents aspects récréatifs, qui doivent être accessibles à toute personne, adhérente ou non. C'est aussi à cette fin que sont sélectionnées et organisées les plantations.

Les adhérents les plus anciens soulignent que, depuis quatre ans, l'allure du jardin a changé en même temps que ses rendements : il est tout de même plus productif et, du même coup, plus agréable. A ses premiers jours, les récoltes étaient encore très faibles et le maintien de la biodiversité était l'enjeu primordial : on regardait avec attention chaque plante, chaque salade pousser, dont la rareté l'investissait d'une charge symbolique voire sacrée, et qu'on s'interdisait alors de ramasser et de consommer. Aujourd'hui, nous assure une adhérente, ce qui lui plaît c'est que le jardin serve, qu'il rende quelque chose, qu'on le cultive ensemble. Tout le monde s'approprie ainsi les lieux, en mettant la main à la pâte et la pâte à la bouche. C'est très certainement parce qu'ils ont connu cette période que l'on pourrait appeler avec eux « symbolique » ou avec nos propres mots « sacrés » (ce qu'on ne peut toucher) que les plus anciens adhérents insistent autant sur le caractère utilitaire du jardin, qui n'a rien d'un temple et qu'ils aiment parce qu'il est productif.

Si nous employons ici le vocabulaire qui fait référence au sein du champ l'éthique environnementale, nous pourrions dire que les choses naturelles non humaines se voient dotées d'une **valeur instrumentale**, et non d'une valeur intrinsèque. Ce qui nous a incité à parler d'anthropocentrisme. Les préoccupations environnementales et le soin porté aux plantes sont déterminés par l'intérêt qu'on en tire, quel qu'il soit par ailleurs, et non par la valeur même de la plante elle-même, indépendamment de toute finalité humaine. Ce n'est pas parce que la fleur mérite en soi d'être respectée qu'on en prend soin, mais parce qu'elle nous apporte de l'agrément. En ce sens, on pourrait dire que le jardin partagé remplit bien ses objectifs écologiques, en adoptant un point de vue pragmatiste dit de l'anthropocentrisme faible, dans les termes de Bryan Norton. Selon lui, les défis environnementaux peuvent être affrontés au moyen de solution servant les intérêts humains. Mais ces derniers sont multiples, si envisage la richesse de l'existence humaine, et ne peuvent donc être réduits aux seuls intérêts de rentabilité, de production et de consommation (l'homme est irréductible à un *homo economicus*) ; on peut envisager ce que la nature apporte pour la satisfaction d'intérêts aussi essentiels que l'intérêt épistémique, ou esthétique. Satisfaire les intérêts humains élargis peut donc être concilié harmonieusement avec une gestion éclairée de l'environnement et une protection de la biosphère. Comme, sur le jardin partagé, les intérêts des citoyens sont satisfaits en même temps que la biodiversité est préservée, que le sol n'est pas pollué et les ressources en eau bien gérées.

Mais c'est une autre perspective que je souhaite développer ici, au regard de ce que j'ai pu observer sur le jardin et de mes différentes lectures. J'ai remarqué en effet que le jardin était le lieu d'une attention à l'environnement et du développement d'une conscience écologique. Mais plus que de la conciliation, ou de la rencontre heureuse de deux types d'intérêts – humains, non humains - j'aimerais proposer une forme de **corrélation ; une coprésence qui est en même temps modification corrélée des présences**. Cela pourrait permettre de participer à la réflexion autour de l'établissement d'une « éthique environnementale » ou d'une écologie qui ne soit pas centrée sur l'idée de valeur intrinsèque sans pour autant se construire autour de celle d'anthropocentrisme, fût-il faible.

PREMIÈRE PARTIE – « DIFFÉRENTES MODALITÉS DE LA PRÉSENCE » : HABITUÉS ET NON HABITUÉS

J'ai identifié deux manières d'être présent sur le jardin, distinguées par la fréquence relative de chacune d'elle : celle des « habitués », et celle des « non habitués ».

- Par « habitués » j'entends les personnes qui sont présentes le plus régulièrement sur les lieux : celles qu'on a vu le plus souvent, avec lesquelles s'est nouée une certaine familiarité.

- Les « non habitués » ou les « moins habitués » regroupent plusieurs catégories de personnes : 1) les adhérents qui viennent de manière très ponctuelle 2) les néo adhérents, qui découvrent le jardin 3) la famille ou les amis des adhérents (qui les accompagnent pour une promenade ou une sieste, visitent le jardin avec eux) 4) les promeneurs qui pénètrent dans le jardin, et en font le tour 5) les passants qui regardent le jardin de par la porte, ou du cours en haut, avec une vue de surplomb, sans y entrer.

J'ai établi ces catégories en m'appuyant sur l'observation de comportements semblables sur le jardin. J'observe des attitudes saillantes partagées entre les gens moins souvent présents, et d'autres attitudes saillantes partagées entre les personnes plus voire très souvent présentes ; et un écart notable entre les deux « types » d'attitudes.

I – Les non habitués

I – Les passants : ceux qui s'arrêtent aux grilles.

Parmi les non habitués, il y a tout d'abord, les plus extérieurs aux jardins : ceux qui passent par là, les passants qui se promènent le long de la montée qui conduit au jardin et s'arrêtent devant la grille de la porte pour jeter un œil curieux à ce qui se passe à l'intérieur.

Ils ne voient pas vraiment *ce qu'il se passe*, ; mais ils contemplent ce qui résulte des processus – du jardinage, de croissance des plantes, etc. - : un « beau jardin », un « espace agréable ». Les adjectifs « beau », « joli », sont les plus récurrents. Une forme d'admiration se dégage de leur attitude et de leur propos, de leur regard ébahi.

Parmi les passants, il y a aussi ceux qui « tombent » sur le jardin depuis leur promenade vers les jardins des chartreux, en haut: ils ont une vue en surplomb sur les cultures du « plateau » - organisées en un plan géométrique où s'alternent, dans des triangles, cercles et bandes rectangulaires, des plantations de salades, radis, poivrons, trèfles, etc. Surpris, ils s'exclament alors souvent : c'est « drôle » .

L'attitude de ces passants peut être décrite par l'extériorité qui la caractérise vis-à-vis du lieu. L'intérêt que suscite le jardin ne conduit pas pour autant les passants à entrer, alors qu'ils y sont invités par les jardiniers. Ils semblent surpris, puis admiratifs. La surprise arrête le passant, en haut ou devant la grille, le passant ne passe plus. La surprise s'apparente aussi à de l'étonnement : l'étonnement étant défini comme une « forte surprise provoquée par quelque chose d'inattendu ou d'extraordinaire ». Et être étonné, c'est être comme frappé par le tonnerre, figé sur place, d'une certaine manière. En ce sens, on n'est pas mu par ce que l'on observe, on reste observateur (et) passif. Il en va de même de l'admiration : s'exclamer « c'est beau ! » n'invite manifestement pas à entrer dans les lieux et à partager un moment de la vie au jardin. L'admiration se caractérise elle aussi par un ébranlement face à un événement inhabituel, ou extraordinaire. L'admiration laisse bouche bée en même temps qu'elle génère une sidération de l'esprit. En ce sens, elle n'est pas à proprement parler une émotion, dans la mesure où l'émotion met en mouvement. On peut analyser cette émotion au moyen des outils conceptuels de Spinoza qui fournit une analyse de la vie affective

humaine, et dire que l'admiration bloque la réflexion, soit l'enchaînement des idées, et le mouvement corporel, soit l'ensemble de notre puissance d'agir. Elle nous met dans un état de pure passivité, plus rien n'advient ou ne s'enchaîne de notre propre chef, nous ne sommes plus cause active de ce qui se produit en nous et dans notre environnement.

2 – Les visiteurs : ceux qui entrent dans le jardin.

Ensuite, il y a ceux qui entrent dans le jardin : ils jettent un œil partout, tant il y a « à voir », et s'exclament eux aussi : c'est beau, c'est agréable, ce à quoi ils ajoutent : c'est « paisible ». Leur pas est lent, ils font attention à l'endroit où ils posent les pieds, et se laissent enchanter par les lieux. Ici, une relation se tisse entre le visiteur et le jardin, dans la mesure où un mouvement existe : on ne passe pas à côté du jardin, on le traverse. Mais le jardin n'en demeure pas moins un « milieu ambiant », ou, plutôt, un environnement : ce qui nous environne, nous entoure. Le jardin apparaît comme un espace de nature où il fait bon se promener, la nature est « nature-cadre », un paysage que l'on contemple. L'attitude demeure une forme d'admiration, qui peut être associée à une certaine révérence. Les visiteurs *respectent* les lieux, en ce sens particulier du respect qui en fait un sentiment de vénération. Il se manifeste par la prudence (on fait attention, quand on marche, où on pose les pieds) et l'attitude contemplative, on respecte les arbres et les fleurs comme on respecte quelque chose de sacré, qu'on ne peut toucher, de peur de le souiller. La nature s'apparente à un temple à préserver et, en ce sens, cette relation de premier ordre a bien une signification morale.

Mais la prudence s'associe, là encore, à l'impossibilité de l'établissement d'un lien véritable. Tout au plus, on adopte une attitude de pure réceptivité : on se laisse envahir par l'atmosphère, on s'ouvre aux odeurs (des fleurs, du humus, des arbres), aux sons (le chant des oiseaux, le bruissement des feuilles). Cette réceptivité est encore associée à une forme de passivité, bien qu'elle ne paralyse pas.

Par ailleurs, il arrive que, par mégarde, un visiteur marche sur des cultures qu'il confond avec une allée ou un espace de pelouse, casse la ramification d'un rosier en voulant sentir une de ses roses. Cette attitude « respectueuse » s'apparente alors à une forme de morale aux effets limités. Fondée sur un sentiment d'admiration, elle n'est pas partie prenante d'une connaissance adéquate de la chose respectée, et donne donc lieu à des comportements qui, malgré les bonnes intentions, ne sont pas vraiment écologiquement désirables. Certes, il s'agit d'autant d'erreurs, mais l'écologie, si elle ne fait pas abstraction de l'intention, ne peut se satisfaire d'un respect au sens kantien, d'un sentiment désintéressé, purement moral, sans tenir compte des effets de notre agir dans l'évaluation même de notre attitude. C'est avec les meilleures intentions du monde et sans conscience des conséquences qu'on s'emploie à user des techniques et d'outils les plus destructeurs pour l'environnement, du fait notamment de leur usage cumulé. Ce n'est alors pas tant de morale que nous avons besoin, mais de la constitution d'un *ethos*, d'une manière d'être, d'habitudes de vie, d'action, et de perception qui, de manière générale, n'aient pas d'effets délétères sur l'environnement dans lequel nous habitons et évoluons. Ce qui ne peut se faire que par la connaissance.

3 – la famille des jardiniers : Visiter et apprendre

L'invité se voit initié au jardin, qu'il apprend à connaître au cours d'une visite promenade : l'adhérent lui présente les plantes, les animaux, l'organisation des cultures et les activités sur le jardin. Une première forme d'éducation à l'environnement a lieu : celle qui apparaît sur les documents officiels et institutionnels, on observe le compostage des déchets, la récupération de l'eau de pluie, et les techniques de jardinage pour cultiver sans chimie. Mais cet ensemble de

« préceptes » est situé dans un lieu précis, il prend chair, et sa pertinence semble être comprise. Ces non habitués-là, pendant que l'adhérent jardine, se posent sur le banc pour lire ou dans un transat pour faire la sieste. Quant aux enfant, il arrive qu'ils s'assoient dans l'herbe pour jouer sur un smartphone. Tous les comportements décrits ici – lecture, sieste, jeu – pourraient être transposés partout ailleurs : on apprécie le « cadre naturel », mais que ce soit ce jardin en particulier, un autre jardin ou un parc quelconque ne change rien à l'affaire : là encore la nature est un environnement, une ambiance, et les activités qu'on y fait sont, d'une certaine façon, abstraites (séparées) du lieu.

Une petite fille passe l'après-midi à remplir et vider son arrosoir dans le passage, transformant le chemin en coulée de boue et gaspillant l'eau de la réserve formée par la rétention des eaux de pluie. Il arrive que des adhérents présents occasionnellement, voire très rarement, voulant désherber, arrachent des cultures, ramassent des légumes pas encore murs, laissent le robinet d'eau ouvert, cassent les branches des arbres fruitiers, ou mettent dans le compost des tiges et branchages qui mettent un temps infini à se décomposer.

Souvent, ces non habitués ont des préoccupations écologiques et ont bénéficié d'une certaine éducation à l'environnement, complétée de par leur présence (rare) sur le jardin. Éducation qui n'en reste pas moins extérieure, et se traduit, dans les actes, par des comportements pas toujours adéquats. C'est ce type d'éducation-là, qui pense l'environnement en termes de quantité d'eau et de recyclage des déchets, ou encore de biodiversité (soit d'un grand nombre d'espèces différentes), en des termes abstraits et quantitatifs, que nous souhaitons proposer à la révision. Soumettre son geste à une évaluation quantitative pour en déduire un bénéfice environnemental ne semble pas pouvoir véritablement constituer une « éducation » à proprement parler, ou en tous cas ne pas ouvrir sur une attitude authentiquement écologique. L'écologie est une pensée des relations qui existent entre un organisme et son milieu, composé d'individus multiples et changeants. Ces gestes éco-responsables sont insuffisants car ils ne s'inscrivent pas dans une démarche « rationnelle », soit dans une compréhension globale de notre inscription dans le monde, et, d'une manière générale, dans l'économie systémique d'un comportement, d'une *manière* d'être et donc de vivre au quotidien.

II – Les habitués.

1 – Du travail dans l'Eden ou « c'est la vie, pas le paradis ! »

Tout comme les non habitués, les habitués s'exclament « c'est beau ! », viennent pour lire, jardinent, arrosent, et se posent sur le banc pour discuter. Au premier regard, rien ne nous permet de distinguer ce que nous avons appelé les « habitués » des « non habitués ». Comment justifier alors cette partition, que j'avais présentée comme étant non arbitraire ?

Tout d'abord, il peut être intéressant de mentionner la façon dont sont reçues les exclamations béates des passants : « c'est joli ! », « c'est un petit coin de paradis ! ». Pour les jardiniers les plus investis dans les tâches du jardinage, cette forme de vénération a quelque chose d'un petit peu agaçant. La stupeur des passants, qui interdit l'enchaînement des idées et des affects, fait qu'ils ne rapportent plus la beauté et la luxuriance du lieu à sa cause : ces jardiniers amateurs, qui s'investissent sur le jardin, et y consacrent beaucoup de temps et d'énergie. Loin d'être un paradis créé *ex nihilo* par un Dieu tout puissant, il est l'effet cumulé de petites mains qui suent et s'agitent, avec plaisir et bonne humeur, mais parfois, aussi, avec un peu de lassitude, quand il faut s'adonner à des tâches moins plaisantes, plus fastidieuses et moins gratifiantes (l'arrosage et le désherbage, qu'il faut tondre et faucher l'herbe des fossés.) Le jardin a l'air d'être un « espace de nature » laissé à son libre cours, à son développement spontané. Mais il n'en est rien ! Rien n'est donné, tout est le résultat d'un *faire*, d'une action qui se déploie dans le temps, un processus.

L'homme, bien que discret, y est présent partout. Pour autant, il est important pour les jardiniers habitués que les passants trouvent beau *leur* jardin, qu'ils le trouvent plaisant et agréable ; ce qu'ils regrettent, c'est que l'effet de leur travail (ce « beau jardin ») ne soit pas réinséré dans une chaîne causale, une historicité qui est celle du jardin. Histoire qui ne peut se penser indépendamment de l'homme, des jardiniers amateurs qui participent à l'écrire – qui ont inscrit dans chaque allée, dans chaque fleur, la marque de leur présence. Mais ces jardiniers sont heureux de faire partager le plaisir attaché à cet endroit qui leur est cher, cela donne du sens à leur travail.

2 – *Expérience et connaissance*

Les habitués, qui n'en restent pas moins des « jardiniers amateurs », se reconnaissent par leur présence active sur le jardin. Ils savent ce qu'il faut faire, et « y vont ». Le plus souvent, ils ont appris « sur le tas » : en jardinant, d'abord sur leur fenêtre, ensuite « au jardin » où ils y ont « pris goût », où ils se sont « pris au jeu ». C'est donc sur les lieux que s'est développé, en même temps que leur savoir, leur goût pour le jardinage. Savoir né aussi des échanges avec les jardiniers sur le jardin et lors des réunions de l'association, mais aussi des livres, sites, blogs et revues destinés au jardinage. Ce qui est primordial, entend-t-on entre les rangées de haricots, c'est la patience et l'observation. Il ne faut pas être trop pressé : on apprend, mais cela demande du temps. Termes auxquels s'ajoute, dans les échanges, celui, tout aussi central, d'expérience.

L'**expérience** au sens de connaissance acquise, d'un savoir né d'une confrontation répétée avec le jardin, ouvrant sur une certaine maîtrise. La maîtrise est présente dans le concept d'« expérience », qui vient du latin *peritus*, signifiant habile, expert. On devient habile, dans la mesure où on peut se promener dans les allées et reconnaître ce qui est une plante de culture et une « mauvaise herbe », savoir où se trouvent les semis, leur apporter l'arrosage et le soin nécessaires et suffisants ; où on prend des initiatives pour repiquer certains plans, procéder à la taille ou la récolte de certains arbres et légumes. Les habitués se reconnaissent car ce sont ceux que l'on sollicite pour donner les tâches à faire et les expliquer rapidement. Ce sont ceux qui connaissent.

Or, connaître, c'est connaître quelqu'un ou quelque chose, et savoir se comporter *avec* elle ou lui. C'est en avoir l'expérience, non pas seulement savoir l'identifier, le/la reconnaître, mais aussi savoir comment s'y prendre avec elle/lui, ce qui peut le/la brusquer ou le/la mettre en confiance, savoir quelles qualités il/elle possède. En ce sens, la connaissance est toujours un résultat : celui d'un *processus*. Connaître, c'est avoir appris. On a appris, par expérience(s), le comportement de telle plante, fleur, arbre, de tel être vivant, dans la mesure même où il est inséré dans un milieu. On ne connaît pas « la fleur » dans l'abstrait ; certes on sait identifier et nommer, mais on connaît aussi les réactions de ce rosier de Damas, à l'entrée du jardin, dans différentes conditions et interactions. L'expérience n'est donc pas tant connaissance (comme résultat) qu'apprentissage (comme processus).

Apprentissage qui est loin d'être un chemin linéaire et sans embûches ; expérimenter, c'est aussi essayer, se tromper, réessayer en modifiant certaines conditions de l'expérience, et voir ce qu'il advient. On me raconte par exemple cette tentative ratée d'application d'une méthode de jardinage trouvée sur un blog pour la culture des patates : la méthode est difficile à mettre en place et les patates ne poussent pas du tout. La méthode n'a pas été reproduite par les jardiniers : ils sont attentifs aux plans de pomme de terre comme à leurs capacités et leurs désirs, et réorientent leur geste dans le sens d'une plus grande harmonisation des uns et des autres. Ce qui permet un bon développement pour le plan de pommes de terre et de bonnes récoltes pour le jardinier. A l'inverse, l'expérience du carré Gertrud avec l'association de cultures de tailles différentes, mis en place récemment, est un succès. Il sera maintenu.

En ce sens, l'expérience est aussi tentative, essai (de *peira*, épreuve) : le jardin et un lieu d'expérimentations, et c'est à partir d'elles et de nombreuses hésitations qu'on acquiert en même temps l'expérience comme assurance du praticien habile et l'expérience de celui qui connaît les légumes et végétaux avec lesquels il travaille. Ce qui importe alors, pour apprendre, c'est le temps long, la présence répétée. L'expérience-événement (« faire l'expérience de ») n'est jamais isolée d'un tissu de l'expérience (confrontation continue de soi avec le monde), qu'elle vient enrichir. Elle s'inscrit dans une histoire – individuelle et collective (celle du groupe de jardiniers dits « habitués ») - qu'elle peut participer à réorienter et modifier. Avec la répétition, la relation s'établit non plus sous la forme de l'événement mais de l'habitude. Le présent est donc toujours chargé du passé, il ne peut se comprendre que comme aboutissement d'une pratique et d'une histoire active et affective, et il n'est en lui-même pas un terme ni le bout d'une chaîne mais ce qui prépare le présent à venir. Soit notre geste maîtrisé, bien que rien ne soit totalement maîtrisé, mais toujours en cours de maîtrise.

III – De la maîtrise des « habitués »

1- Le jardin entre maîtrise et nature sauvage

Si le mot « **maîtrise** » est employé parfois par les adhérents habitués, il ne semble pas tout à fait adéquat pour désigner le sens de leur présence sur le jardin. La maîtrise renvoie au fait de dominer des êtres ou des choses, à un pouvoir exercé sur eux, ou au fait de les posséder et de les contrôler. Or, les jardiniers habitués reconnaissent volontiers que « la nature » n'a pas besoin d'eux, et qu'elle se débrouille très bien sans eux. D'ailleurs, avant eux, le lieu, friche végétale, était un véritable réservoir de diversité. Sans hommes, les plantes continuent de croître selon leur bon vouloir ; et si on ne se rend pas au jardin pendant deux ou trois jours, le travail est conséquent. Les plantes et tous les organismes vivants ont leur énergie, leur puissance propre et ne nous ont pas attendu pour donner des fruits.

Les jardiniers reconnaissent aussi que le jardin ne ressemble pas à un potager urbain car il a quelque chose qui fait qu'on se sent ici « dans la nature ». Le vivant n'est donc pas « dominé » totalement, tout à fait sous contrôle, puisqu'il apparaît de manière manifeste et donne son caractère « typique » au lieu, comme s'accordent à le dire les adhérents. Un jardin proche d'une nature « sauvage ». C'est donc que la puissance propre du vivant – celle par laquelle il croit et se perpétue – n'est pas maîtrisée, mais qu'elle côtoie la puissance propre des hommes qui travaillent ici. Elles sont co-présentes, sans que la présence de l'une ne vienne réduire à presque rien la présence de l'autre : les puissances ne se gênent pas, elles s'harmonisent. Quand j'emploie le terme de « **puissance** » ici, j'ai en tête un concept spinoziste, qui m'aide à penser cette corrélation des présences sur le jardin. Spinoza dit de toute chose qu'elle « s'efforce de persévérer dans son être », ceci « autant qu'il est en elle », et cet effort s'exprime dans la puissance de chaque chose, plus ou moins importante selon la constitution singulière (plus ou moins complexe) de la chose et selon la manière dont elle se comporte. Sa puissance augmente quand elle est la cause unique de ce qu'elle produit (si elle est active) et elle diminue quand elle est mue sous l'effet de choses extérieures (quand elle est passive). Seul l'homme peut être réellement actif, en ce sens. La puissance de l'homme est bien plus grande que celle des végétaux avec lesquels il travaille, mais cela ne signifie pas qu'il les domine pour autant. Dans un jardin partagé, on n'utilise pas d'engrais chimiques, ce qui suppose d'apprendre à composer avec tous les êtres présents, avec qui on partage le terrain : animaux comme végétaux. Humains et non humains partagent un même sol, chacun s'efforçant, à sa manière, de persévérer dans l'être ; on essaie alors, au mieux, de faire se rencontrer ces efforts – au moins : de faire en sorte qu'ils ne s'excluent pas mutuellement.

La présence des escargots et limaces, qui dévorent les salades pour se perpétuer dans l'être, entre en compétition avec l'effort des hommes déployé dans le jardinage. La salade pousse de sa propre puissance, mais elle a été plantée par le jardinier, qui veille tous les jours à la bonne expression de celle-ci. L'escargot est alors délogé, conduit dans un parc ou un fossé herbeux, où il pourra satisfaire ses besoins sans interférer avec ce qui est utile aux humains. Une forme de négociation s'opère, où le seul décideur semble être le jardinier, mais il donne la voix à l'escargot, en tenant compte de son effort propre pour persévérer dans l'être. Il s'agit de faire obstacle le moins possible à l'expression de la puissance de l'escargot, tout en assurant l'accroissement de notre propre puissance. Les deux ne sont pas incompatibles, bien au contraire. Être attentif à ce qui est utile aux escargots ce n'est pas sacrifier notre utile propre c'est bien plutôt interroger ce qui nous est véritablement utile, et se rendre compte que notre utilité entre en correspondance avec ce qui est utile aux autres individus composant notre environnement. Réfléchir à ce qui est bon pour soi et bon pour l'autre permet de trouver la juste attitude à adopter. Celle qui ouvre à des relations paisibles et les meilleures pour le plus grand nombre sur un temps long. Dans ce microcosme, les efforts des uns et des autres, sans angélisme, entrent très bien en corrélation. Sans angélisme : on tue les pucerons qui ont envahi les feuilles du pommier. Mais on envoie d'abord une coccinelle en mission. Si l'arbuste est trop atteint, on asperge les feuilles de savon noir mêlé à de l'eau, ce qui, sans doute, noie les insectes. Mais une telle technique suppose déjà de connaître le puceron comme le pommier, d'aider le pommier à persévérer dans son être, parce que notre effort entre en correspondance avec le sien, parce que notre bien et le sien s'harmonisent.

2 – *Le jardinier et son environnement*

Ainsi, l'impression de « nature » au sens de « nature sauvage » est attribuée à une forme de spontanéité laissée au développement des plantes, et à l'évolution des animaux. De nombreuses plantes poussent d'elles-mêmes : herbe, tomates, potirons. On « laisse faire les choses », d'une certaine manière. Et pourtant, on l'a vu, tout ce qui pousse et vit dans le jardin le fait sous l'œil et la main des jardiniers. Il est donc à la fois faux de dire que le jardin *reflète* la volonté ou la décision humaine, comme il est faux de dire que le jardin est un « espace de nature sauvage », indépendant de tout travail humain. Ces deux lectures supposent une extériorité préalable de deux entités initialement fondamentalement différentes. Or, l'homme, son environnement, c'est tout un : les deux sont co-présents. Il n'y a d'ailleurs pas de « nature » à part de ce qui serait « humain », mais un lieu où les plantes se développent et intègrent dans leur développement une force qui n'est pas la leur : une force humaine.

Ainsi, alors que les jardiniers définissent la nature comme un ensemble de choses et de phénomènes non humains et même indépendants de l'homme et de ses activités, on peut tout aussi bien rendre raison de ce que connote pour eux la nature au sein d'un cadre conceptuel différent. En effet, il m'est apparu que ce à quoi renvoyait la « nature » pour eux était avant tout **le développement spontané d'une puissance sans cesse renouvelée quelles que soient les conditions**. Je me suis alors à nouveau appuyée sur la philosophie de Spinoza pour repenser une définition de la nature à partir de mes observations. Dans l'*Éthique*, Spinoza conçoit la Nature comme l'ensemble de tout ce qui est et peut être conçu, dans la mesure même où toute chose se définit par sa puissance d'agir. La Nature, c'est la puissance infinie, cause de tout ce qui est et est produit. Et est dit « naturel » ce qui exprime, d'une certaine manière finie, cette puissance infinie. En ce sens, tout est naturel, dans la mesure où toute chose est une partie de la Nature, et, par là, est une expression particulière de la puissance de la Nature. Toute chose (naturelle) agit et produit, cause des effets. Cette conception de la nature permet de se départir du dualisme qui conduit à

distinguer une prétendue *wilderness* d'une part et l'existence humaine d'autre part. On peut penser la Nature et la place de l'homme *dans* la Nature, sans contrevenir à ce qui, dans la représentation des jardiniers, caractérise ce qui est « naturel ». On peut bien distinguer de l'humain et du non humain, une puissance d'agir humaine qui s'exprime de manière singulière, étant donnée la constitution singulière d'un individu humain, et bien distincte de l'expression propre de l'effort du poireau ou de l'escargot pour persévérer dans l'être.

Ainsi redéfini, le concept de « Nature » permet de comprendre ce qui distingue l'attitude des habitués de celle des non habitués. On peut tout d'abord dire que, sur le jardin, puissance humaine et non humaine sont associées, d'une certaine façon. On pourrait dire, en reprenant le vocabulaire de l'anthropologue contemporain Tim Ingold, que les deux puissances « entrent en correspondance », ou plutôt : les jardiniers **mettent leur puissance en correspondance** avec la puissance des plantes :

- Il ne s'agit pas alors de « suivre » la croissance de la plante, comme si on se soumettait à son devenir propre, comme quand on « suit » passivement quelqu'un qui nous devance.
- Il ne s'agit pas non plus d'accompagner la plante, comme si celle-ci avait besoin d'un « accompagnateur » et ne pouvait marcher seule : elle n'a pas besoin de « protecteur », ni de « guide ». Le jardinier ne protège pas plus les plantes qu'il ne les domine : il les cultive, ce qui suppose, ici, non de marcher derrière, ou devant, mais de marcher avec, ensemble, simultanément.

Dans ce cadre, il devient difficile d'identifier du « **naturel** » et de « **l'artificiel** ». Les plantes intègrent, dans leur trajectoire propre, la présence humaine. Tout au plus, ce que nous appelons « artifice » est-il la matière qui intègre dans sa trajectoire, à un moment de son histoire, la puissance des hommes. Or, pour que cette dernière s'intègre bien, c'est-à-dire au plus grand bénéfice de l'un comme de l'autre, il faut veiller à mettre en correspondance ces puissances. Ainsi, si, comme l'écrit Spinoza dans *l'Éthique*, toute chose est une partie de la nature qui ne peut cesser d'affecter une multitude d'autres choses et d'être affectée par elles, alors la mise en place de relations bénéfiques est un enjeu essentiel et existentiel. Certes, dans la Nature, les parties ne conviennent pas spontanément les unes avec les autres, mais, parce qu'elles s'efforcent de persévérer dans l'être, elles s'efforcent en même temps de s'adapter les unes aux autres, d'accorder leur lois avec celles des autres entités qu'elles ne peuvent manquer de rencontrer. Dans une lettre adressée à Oldenburg, il écrit que les parties de la nature, soient les différents individus, sont entre elles dans un rapport de cohésion : « par cohésion donc des parties je n'entends rien d'autre que le fait que les lois, autrement dit la nature de chaque partie, s'adaptent aux lois, autrement dit à la nature de la suivante, de telle sorte qu'elles se contrarient le moins possible. » L'homme peut réfléchir et connaître, et en cela il peut être l'individu le plus puissant de la nature, au sens où il est le plus actif, celui qui pâtit le moins possible de son insertion inévitable dans la nature, dans la mesure où il sait mettre en place des relations bénéfiques avec les choses qui composent son milieu. Il ne s'agit alors pas tant d'adapter son environnement à son avantage, que de mettre en cohésion ou « en correspondance » les lois de sa nature propre avec celles des choses qu'il rencontre. Cette composition est la condition de relations pérennes.

L'association des puissances peut alors être appelée **composition**, et ceci dans les deux sens du terme :

- D'une part, on compose avec l'autre non humain : on donne à notre effort pour persévérer dans l'être une certaine direction qui n'entre pas en conflit avec l'effort de la chose en question, le conflit étant souvent facteur de diminution de notre puissance. Ex : utiliser des produits phytosanitaires permet de plus grands rendements plus rapides mais tue les abeilles ; or, à une échelle temporelle assez restreinte, nous en pâtissons, et beaucoup.

• D'autre part, on forme ensemble, par la rencontre de nos puissances assemblées, un tout, plus grand et plus fort. Finalement, ce jardin lui-même compose, d'une certaine manière, un grand individu. Dans ce sens où Spinoza affirme que « la nature tout entière est un seul Individu, dont les parties » sont « tous les corps ». Conception possible dans la mesure où elle repose sur une définition particulière et fluide de l'individualité, qui n'est jamais figée, déterminée une fois pour toutes – sur le mode du substantialisme : « Quand certains corps de même grandeur ou de grandeur différente sont contraints par les autres corps à rester appliqués les uns contre les autres, ou, s'ils (...) sont contraints à se communiquer leur mouvement les uns aux autres selon un certain rapport, nous disons que ces corps sont unis entre eux et que tous composent ensemble un seul corps, c'est-à-dire un individu qui se distingue des autres par cette union des corps. » Composer un individu plus puissant suppose de composer *avec* d'autres individus qui deviendront des parties de cette supra-individualité. Puisque les jardiniers se rendent sur le jardin, ils font pousser des légumes, mais, du même coup, rencontrent, de fait, des escargots, des merles, des lombrics, des pucerons, des arbres centenaires, et composent alors avec chacun de ces habitants ou passants. Composer suppose alors de connaître, et d'apprendre.

DEUXIÈME PARTIE : – L'« ÉDUCATION À L'ENVIRONNEMENT » EN QUESTION : APPRENDRE À PERCEVOIR, À SENTIR.

I – Connaître le jardin : jardiner en permaculture

Quand ils parlent de ce qui les motive à venir au jardin, les jardiniers évoquent la maîtrise d'une portion de celui-ci : la maîtrise de la croissance du poivron, des arbres fruitiers. La maîtrise renvoie alors moins à la domination technique qu'à la connaissance des plantes et autres organismes présents. « Maîtriser » c'est pouvoir adopter le bon geste au bon moment : le semis, le repiquage, la taille, l'arrosage, le ramassage. Savoir, aussi, quand la plante est en bonne santé et quand elle ne l'est pas, et ce qui est bon pour elle, le cas échéant. Maîtriser, c'est être capable de composer avec la chose. La maîtrise est savoir-faire : à la fois savoir et faire, penser dans le faire ; la connaissance étant indissociablement habileté du geste et précision de la pensée. L'idée adéquate, comme le dit Spinoza dans l'*Éthique* (celle qui nous apporte une connaissance adéquate) est un acte de l'esprit par lequel il augmente sa puissance d'agir, qui si on envisage la perspective du corps, s'exprime par une plus grande habileté du geste. Connaître une plante c'est à la fois avoir l'idée de ses caractéristiques propres et savoir comment se comporter avec elle. L'idéal de maîtrise est celui d'une connaissance telle qu'on est capable, bien qu'on ne connaisse pas toutes les causes externes qui influent sur la plante, d'ajuster son geste en situation d'incertitude, d'anticiper le comportement de la plante. C'est celui d'une « prévision anticipatrice » comme l'appelle Tim Ingold quand il parle de la vertu de l'artisan : cette « façon de sentir où vont les choses ». Or, un tel savoir faire, une telle « maîtrise », qui seule permet la composition véritable, exige la présence répétée avec la chose en question. Connaître, c'est toujours apprendre de et avec, la connaissance est « un processus d'accompagnement actif qui consiste à *se mettre en chemin avec* ce que l'on cherche à connaître » écrit Tim Ingold ; elle n'a lieu que dans un engagement prolongé.

Se mettre en chemin, c'est donc *participer* : on apprend en jardinant, jardiner, c'est prendre part au processus de croissance de la plante, comprendre la direction de son mouvement, ce qui l'empêche, le favorise.

On est loin d'une contemplation muette et béate ; « l'observation » dont parlent les jardiniers est une observation participante. Quant à la « patience », elle ne consiste pas dans

l'attente : elle nous est elle-même enseignée par le rythme des légumes. « Nous avons beau être pressé, la plante ne poussera pas plus vite pour autant » dit Camille, le jardinier le plus investi. On voudrait cueillir plus vite les fruits attendus, être gratifié bientôt des efforts engagés, mais la croissance de la plante suit son cours. Nous participons à déterminer la direction de ce dernier, son allure, mais nous sommes une cause parmi d'autres causes : comme la puissance propre de la plante, la pluie et le soleil, les lombrics qui aèrent la terre, le merle, les plantes qui l'entourent, les abeilles qui en butinent les fleurs, etc. La plante n'est donc pas notre produit et ne se plie pas à nos désirs et à nos échéances : elle a son devenir, auquel nous ne faisons que prendre part. C'est ce qui assure, sans aucun doute, de bons légumes et de bons fruits.

Connaître est donc un processus d'habituatation, associé à certaines dispositions (l'attention, le discernement, la mémorisation, etc.). C'est bien dans un contact répété ou prolongé que la connaissance s'acquiert, soit que les idées confuses se muent en idées adéquates ; citons Spinoza : « De toute propriété commune au Corps humain et aux corps extérieurs par lesquels il est habituellement affecté (...) il existera aussi dans l'Esprit une idée adéquate. » Cette proposition peut en effet nous éclairer à deux titres :

- premier enseignement : Elle insiste sur le rôle de l'habitude pour avoir une connaissance adéquate

- second enseignement : cette connaissance est celles des propriétés que la chose connue et nous avons en commun. Si composer et connaître c'est, à certains égards, la même chose, alors c'est en même temps mieux se connaître soi – ce qui est bon pour soi, ce qui augmente notre puissance – et la chose avec laquelle on compose ; c'est identifier ce que nous avons en commun pour pouvoir cheminer ensemble. On comprend que la plante, tout comme nous, s'efforce de persévérer dans son être et d'accroître sa puissance. Nous comprenons aussi, en la manipulant, que la plante est fragile, et cette fragilité, si nous en comprenons adéquatement les causes, nous comprenons en même temps que nous l'avons en partage : elle est la vulnérabilité qui tient à notre insertion dans la Nature. Nous comprenons aussi que, dans certaines conditions adéquates, c'est-à-dire en présence de causes extérieures favorables, les ressources de la plante sont considérables, elle peut supporter des changements tout en continuant d'accroître sa puissance ; et nous comprenons qu'il en va de même pour nous.

Ainsi, par la présence répétée, par l'habituatation, nous comprenons mieux quels sont les intérêts communs que nous partageons avec les éléments du jardin dès lors nous mettons notre présence en harmonie avec la leur.

Le jardinier est bel et bien *là*, il est présent et actif, mais sa présence sur le jardin bien comprise se traduit par une bonne intégration dans celui-ci : une intégration qui soit au bénéfice de tous et de manière durable. Pour cultiver sans pesticides ni engrais chimiques, nous devons comprendre le fonctionnement des différentes espèces qui habitent la terre et que nous semons, ce qui exige du temps. Ce n'est pas facile, ni donné. Les jardiniers habitués sont peu nombreux. Agir écologiquement, c'est agir au mieux : dans notre intérêt et celui de l'autre (non humain, ici).

II- Éducation de l'attention

1) Être attentif

Une des qualités maîtresse du jardinier amateur est **l'attention**. Deux précisions :

1) Cette attention ne s'apparente pas à une forme de soin, de care, au sens où l'on viendrait porter son aide bienveillante à un individu plus faible ou dans une situation de détresse. Dans le jardin, les plantes ne s'apparentent pas à une nature en péril que nous avons à cœur de

préservé. Et c'est sans doute une des raisons pour lesquelles, étonnamment, il est finalement assez peu question de préoccupations immédiatement écologiques sur le jardin. On s'inquiète de la bonne croissance des plantes et du succès de leur floraison comme des récoltes.

2) L'attention n'est pas non plus, *a fortiori*, sollicitude, qui s'exerce en réponse à la dépendance d'un corps fragile, diminué : « La sollicitude tient dans une forme de délicatesse d'une relation [humaine] fortement asymétrique et confrontée au pouvoir que peut exercer le moins vulnérable, le plus compétent, celui ou celle qui soigne, le riche ou le puissant. Il n'existe pas de souci des autres qui ne soit confronté au risque de la prise de pouvoir sur un autre destin fragile. » Sur le jardin, pas de prise de pouvoir ; si le jardinier est plus puissant que le poireau, s'il est plus apte à répondre aux différentes sollicitations extérieures, il n'est pas pour autant dans un rapport de protection ni de pouvoir (étroitement liés). L'asymétrie en termes de puissance des deux présences n'implique pas que l'un ait l'ascendant sur l'autre, au sens où chacun a les ressources suffisantes pour persévérer dans son être en contexte d'interactions constantes.

On peut donc définir positivement l'attention : le jardinier n'impose pas sa présence au mépris de celle de la plante qu'il cultive, mais il l'écoute, il essaie d'en comprendre la nature, d'en saisir les exigences, ce qui suppose d'être *attentif*, de faire attention à elle, soit d'y *prêter* attention. Être attentif, c'est alors être à même de composer, savoir faire entrer en correspondance la puissance de la chose et la mienne : c'est cor-répondre. C'est donc, d'une certaine manière, être « responsable » : non pas être responsable *de* comme le parent est responsable de l'enfant, trop faible pour pouvoir s'assumer seul, mais être responsable tout court, dans la mesure où être attentif permet d'adopter la réponse adéquate, soit le bon comportement dans cette situation de co-présences (la mienne, celle de la plante, et celles de tous les éléments du jardin). Et être capable d'affronter les conséquences de notre agir, même si nous ne pouvons les anticiper tout à fait, en trouvant le comportement adéquat à nouveau. Le jardinier « **respecte** » la plante (et le jardin dans son ensemble), en ce sens qu'il tient compte de ce qui est bon pour elle, qu'il la prend en considération, la laisse exister, persévérer, tout en ne se privant pas d'intervenir pour autant. Le respect ici n'est plus celui du passant, respect sacralisant. En ce sens, le respect suppose le développement d'une connaissance : *l'attention s'éduque*. Elle ne consiste pas dans l'ouverture immédiate de tous nos sens, où l'on se rendrait réceptif à tout ce qui nous entoure : odeurs, sons, lumière, chaleur, et toute forme de sensations que nous pouvons éprouver si nous y prêtons « attention », si nous « lâchons prise » et « maîtrise ». L'attention dont nous parlons n'est ni passive ni immédiate, elle est le résultat d'un engagement actif, elle est sans cesse en cours de développement (elle n'est jamais « aboutissement » ni « fin ») et elle va de pair avec une « maîtrise » au sens de savoir-faire ou d'habileté.

2) *Devenir attentif : enrichissement de l'expérience.*

Ce qui permet le développement de l'attention, ce sont les expériences individuelles du jardinier amateur qui apprend de la nature avec laquelle il interagit. Mais pas seulement. C'est aussi par les échanges et la co-présence de différents jardiniers que leur attention, leur regard, s'affinent, en même temps que leur geste gagne en adresse. La personnalité des jardiniers habitués est manifeste sur le jardin : leur manière d'être, d'habiter le monde modifie nécessairement (d'une manière ou d'une autre) le monde qu'ils habitent. Ainsi, Paulse distingue par son regard d'esthète, attentif à ce que le jardin soit beau : sa beauté n'est pas surnuméraire, elle est primordiale, et tous les choix (plantations, organisation de l'espace, outils utilisés, etc.) sont passés au crible de leur valeur esthétique. La beauté des plantes côtoie la beauté des structures en bois, pouponnières, tuteurs, créés par les soins de Paul, mais aussi des vases en céramiques, cannettes suspendues aux arbres, haikus

gravés ça et là sur des rondins. Tous ces éléments, « naturels », et « artificiels » se mettent en valeur les uns les autres, attirant le regard sans le brusquer. La manière dont Paul habite le jardin sans conteste affecte aussi les autres jardiniers, qui apprennent à appréhender différemment les lieux et les cultures, à être plus attentifs à leur beauté. Nathalie, elle, apporte sa propre poésie : elle adore les fleurs et les dahlias qu'elle sème à différents endroits du jardins, ce qui en modifie l'allure. Ses métaphores poétiques conduisent à porter un regard inédit sur les fleurs : le rosier qui tombe à l'entrée du jardin « n'a pas fière allure » nous dit-elle, « mais quand on passe devant, c'est tout l'Orient qu'il fait émerger : il sent les gâteaux orientaux et embaume tout le jardin dès qu'on met les pieds à l'intérieur ». Elle nous apprend qu'il s'agit d'un rosier de Damas, qu'on s'en sert pour faire des cosmétiques ; et nous invite à plonger le nez dans ses fleurs. Il n'est pas très utile, pas très beau, mais il a une valeur singulière, et incomparable, une valeur qui n'est ni d'échange ni d'usage : sa présence est précieuse et ne peut être remplacée par une autre plante qui serait « plus utile », « plus belle », ou de « valeur équivalente ». La présence de Nathalie sur le jardin modifie les lieux : elle nous rend plus sensibles à la valeur de certains éléments que nous n'aurions pas remarqués. Elle nous rend attentifs à la singularité en même temps qu'elle nous fait saisir la valeur propre de ces êtres uniques. Camille, quant à lui, connaît mieux les plantes que les autres jardiniers, et leur apprend beaucoup sur ces dernières et leur entretien. Il est celui à qui on demande conseil. Il est aussi un très bon cuisinier et partage ses recettes de cuisine avec qui le souhaite ; il nous invite souvent à goûter des herbes et fleurs du jardin qu'il nous tend, afin d'en découvrir la saveur brute, toujours intéressante, même non préparée. La présence de Camille nous rend plus sensible au développement propre de chaque espèce et chaque individu, elle nous aide à comprendre le comportement des plantes sur le jardin et, par conséquent, à composer avec elles.

C'est de cette façon que la présence de chacun permet l'enrichissement du regard de tous. « **Riche** » ici est employé dans son sens figuré : « dont le contenu est complexe, abondant, varié », « qui offre, présente, beaucoup de matière, d'intérêt ». Chaque personne arrive avec sa propre perception, sa manière de voir le monde et de l'habiter, soit d'être affecté par lui et de l'affecter, dans les termes de Spinoza. Et cette manière, cette modalité de la présence propre à chacun est bien enrichie par les co présences des jardiniers. On voit la fleur comme un poème, une belle plante, un ingrédient pour agrémenter les plats, et un allié pour la culture, qui attire les pollinisateurs.

En bref, notre attention est aiguïlée en même temps que notre perception est élargie, enrichie, affinée. On peut dire qu'on voit mieux et qu'on voit plus. Cet enrichissement est en même temps préhension plus riche : chaque élément du jardin est investi dans un ensemble de relations différentes, fonction de l'orientation de l'action en cours de réalisation, et donc du désir qui la motive. Or, ce dernier, du fait de l'enrichissement de notre perception, n'est pas unilatéral (il n'est pas pur désir de consommation des légumes), il ouvre sur une multitude de relations entretenues effectivement avec le jardin et chacun de ses éléments. Les habitués jardinent, mais, aussi, se reposent sur le banc sous l'ombre des arbres, lisent le matin le regard tourné vers la Saône.

Cet « enrichissement de la perception », il serait plus juste de l'appeler « **enrichissement de l'expérience** », l'expérience renvoyant à la manière de vivre, au style de vie de l'individu, envisagé depuis la perspective de l'individu lui-même, soit la façon dont lui-même éprouve (fait l'expérience de) son insertion dans la nature. Arne Naess fait de l'enrichissement de l'expérience un concept écologique phare. Enrichir l'expérience, c'est *voir* – spontanément, s'y rapporter immédiatement comme tel – l'arbre comme une source de revenu, peut être, mais aussi comme un être vivant avec sa puissance propre et ses caractéristiques singulières, qui font que son développement est favorisé ou empêché dans certaines conditions, un élément essentiel de notre bien être et de notre survie, qui nous apporte de l'oxygène, de l'ombre, des fruits, qui héberge des

oiseaux et des insectes indispensables à la vie des autres éléments du milieu, dont les racines aèrent le sol et le rend plus fertile, et dont les branches peuvent offrir un magnifique terrain de jeu. Un tel élargissement du regard favorise un accroissement du nombre de relations possibles avec cet arbre.

L'homme, du fait de la complexité de son organisme et de son esprit, a la possibilité de développer des relations nombreuses et complexes avec son environnement. On peut s'appuyer sur la 2^e partie de *l'Éthique* ici. Spinoza montre que l'homme, du fait de sa constitution particulièrement complexe, peut « mouvoir d'un très grand nombre de manières et disposer en un très grand nombre de manières les corps extérieurs. », et percevoir un très grand nombre de choses différentes. En cela, ses possibilités affectives sont nombreuses et variées, et il peut entretenir un très grand nombre de relations avec les éléments de son environnement. Cette vie riche est indissociable d'un accroissement de puissance et de la joie qui l'accompagne. Mais, si le corps humain peut recevoir le changement, peut développer ses aptitudes à être affecté, il ne dispose pas, par nature, à la naissance, de toutes ces aptitudes qu'il développera au cours de son existence – selon le mode de vie qu'il mène et dans l'environnement dans lequel il le mène. Je m'appuie ici sur les travaux de Julie Henry, sur le devenir éthique chez Spinoza, qui théorise ce concept d'aptitude. Développer ses aptitudes, c'est éviter la polarisation affective, qui nous lie de manière unilatérale au monde, et nous rend par là plus fragiles, en même temps qu'elle fragilise ces choses que nous sommes incapables d'entrevoir et de considérer de différentes manières et investies dans une pluralité de relations.

Le jardin est finalement en lui-même un lieu de vie, lieu modifié par les jardiniers, et lieu de modification affective. Citons Tim Ingold qui écrit : « l'organisme contribue également à façonner, par ses actions, les conditions environnementales dans lesquelles se déroulera son développement ultérieur ainsi que celui d'autres organismes(...) auxquels il est relié. » Et si la présence sur le jardin est durable, cette modification s'ancre durablement, et c'est, même en dehors du jardin, la perception du monde du jardinier qui est changée et enrichie.

III - Devenir actif et attachements

Ainsi, la plus « grande » présence sur le jardin, mesurée quantitativement en termes de temps passés sur les lieux, du nombre de tâches différentes exécutées, se traduit qualitativement par un mode de présence différent. Si on jardine avec une meilleure connaissance des présences vivantes sur le jardin et donc avec un geste plus assuré, on y prend plus de plaisir, et on vient plus souvent ; on connaît donc de mieux en mieux les différents habitants du jardin : c'est le cercle vertueux du savoir. Et des comportements qui peuvent paraître similaires – jardiner, lire, se reposer – sont en fait très différents entre habitués et non habitués. Pour les premiers seulement il s'agit d'activités au sens fort. Les seconds eux, sont passifs quand ils s'adonnent à ces pratiques. L'habitué ne se pose pas n'importe où, sait quels sont les endroits les plus agréables pour lire, lesquels vont vite se retrouver au soleil et lesquels vont rester à l'ombre. Il le sait d'expérience, parce qu'il connaît le lieu. Seul les non habitués se posent sur le banc d'en bas, trop proche du compost et vite à l'ombre, pour lire. L'activité ne tient pas tant à l'agitation qu'à la part active qui nous revient dans chacune de nos décisions : « nous agissons lorsqu'il se produit en nous ou hors de nous quelque chose dont nous sommes cause adéquate, c'est-à-dire (...) quand de notre nature il suit, en nous ou hors de nous, quelque chose qui peut se comprendre clairement et distinctement par elle seule. » En d'autres termes, le jardinier est actif car il *sait* pourquoi il s'assied sur ce banc, il ne s'assied pas là par hasard, parce qu'il est « tombé sur un banc » qui a attisé son désir de se reposer.

Ce sont bien, **finalement, deux modalités de la présence** tout à fait différentes qui se rencontrent sur le jardin. Les habitués entretiennent une véritable relation avec le jardin, si bien que,

lorsqu'ils en parlent autour d'eux, ils disent « notre jardin », parfois « mon jardin », ou encore « le jardin », puisqu'il s'agit pour eux du « seul et unique » jardin, celui qui fait sens pour eux : ils y passent du temps, en parlent, en rapportent des choses « à la maison ». Un véritable attachement au lieu se crée : ils se reconnaissent en lui, et cette reconnaissance n'est pas purement symbolique ; cette reconnaissance va de pair avec une modification réciproque, des lieux comme de soi, résultat d'un engagement qui s'inscrit dans la durée. La présidente aime raconter l'histoire du lieu aux jardiniers, rappelle ce qu'il était au départ, pour mieux le comparer avec ce qu'il est aujourd'hui. De son état de friche à celui de jardin luxuriant, cette transformation est le fruit d'un long travail et d'un investissement continu. Les jardiniers habitués présents depuis deux ou trois ans ont eux aussi leur récit de l'évolution du lieu, qu'ils aiment conter : le jardin se modifie continuellement, et avec lui les jardiniers qui se succèdent ainsi que ceux qui restent. L'histoire du jardin est aussi le récit de leur propre histoire. Le lieu gagne en valeur et en signification, à mesure qu'il fait de plus en plus partie de la vie du jardinier. Il participe du « tissu de l'expérience » de chacun. On peut filer la métaphore du tissu en faisant l'hypothèse que le lien au jardin est plus solide, du fait même que les fils tissés avec le temps sont plus nombreux. Petit à petit, des fils se tissent entre le jardinier et le lieu, au fur et à mesure de la répétition de sa présence et de la pluralisation des ses modes de présence. Les deux individus ne sont plus extérieurs l'un à l'autre, ils forment un unique individu, un seul tissu, plus fort, et plus les fils sont nombreux, plus cet individu unique peut résister aux aléas sans se désolidariser, à tel point qu'avec le temps on ne peut presque plus distinguer nettement ce qui était à chacun. Le jardin participe à la constitution de notre identité, et ceci est d'autant plus vrai que nous y sommes plus présents. On peut dire, avec les termes d'Arne Naess, que ce qui les lie est une « **relation intrinsèque** » : il ne s'agit pas simplement d'un rapport entre deux entités extérieures qui demeurent essentiellement identiques à elles-mêmes et ne sont affectées qu'accidentellement par la rencontre ; mais d'une relation qui modifie de l'intérieur chacune des entités en présence. Naess écrit alors qu'on « appartient » à ce lieu, qui est notre foyer, notre maison. Ce **sentiment d'appartenance** fondamental dans la notion d'identité individuelle a des implications écologiques à double titre :

- L'attachement à un lieu fait qu'on se sent impliqué dans sa préservation et sa protection. L'attention qu'on lui porte est « naturelle », elle va de soi, elle est évidente. Il n'est pas nécessaire de formuler d'impératifs moraux ou d'injonctions extérieures.

- Plus largement, ce lien d'attachement développé au cours du temps permet l'émergence d'une « conscience écologique » au sens fort. On saisit mieux que nous sommes une partie de la nature, insérée dans un ensemble de relations, toujours modifiée, et qui modifie en même temps son « environnement ». L'individu et le « lieu » sont engagés dans un processus de développement qui les implique tous les deux, leur relation fait partie de l'histoire de ce nouvel individu, plus englobant. L'organisme et l'environnement forment une totalité indivisible, un « système de développement », qui ne cesse d'évoluer. Nous pouvons comprendre, dans et par la relation concrète et singulière entretenue sur le jardin, que nous sommes, plus généralement, intrinsèquement lié à la totalité de la nature. On rejoint, par la connaissance dans un contexte singulier dans lequel nous sommes engagés, la connaissance du tout ; le tout étant présent dans chacune de ses parties.

CONCLUSION

Trois conclusions alors peuvent être données :

1° d'une part, notre manière d'être dans le monde peut être modifiée, et nous pouvons nous rendre plus sensible à une plus grande variété de choses. C'est de cette manière là que peut avoir lieu une « éducation à l'environnement » efficace et authentique : sous la forme d'une

éducation de la perception, de l'affectivité, et de l'attention. Un enrichissement de l'expérience.

2° D'autre part, nous sommes ici loin d'une écologie de la préservation qui bannit toute intervention humaine dans une prétendue nature séparée des hommes. Il s'agit bien plutôt d'une écologie de jardiniers : une écologie des relations, où l'on est actif, où l'on donne des formes à la nature, celles qu'elle nous permet de tracer, en sa compagnie, jamais faussée.

3° L'éducation écologique se pense dans le cheminement qui nous conduit à passer du statut de non habitué à celui d'habitué. Elle se trouve dans la modification de la présence, par la fréquence répétée des lieux. Elle n'est donc pas non plus affaire de « morale », ni de recettes ou de règles, elle est bien plutôt *éthique*, au sens antique d'un perfectionnement du soi, et du développement de vertus. C'est notre propre être, notre façon de penser et d'agir, qu'il s'agit de modifier, pour être meilleur à l'avenir, c'est-à-dire dans un futur durable. L'éthique s'inscrit dans le développement individuel, dans la temporalité longue et continue qui est celle de la construction – sans commencement ni fin déterminable – de l'individu. C'est pourquoi ce n'est pas la tradition anglo saxonne de l'éthique environnementale qui m'a permis d'éclairer mon expérience au jardin, car elle pose les problèmes environnementaux sur le terrain de la moralité. Je me suis plutôt tournée vers *l'Éthique* de Spinoza, dans laquelle l'auteur n'adopte pas une terminologie morale, ne dit pas ce qu'une personne devrait faire, mais décrit la façon dont vit l'homme rationnel, libre, ce qu'il valorise, comment il agit, se comporte avec les autres. Il est davantage question de modification affective par la connaissance, de développement de certaines dispositions ou aptitudes, que d'exhortations à bien faire.

4° J'ai montré comment cette « éducation » pouvait avoir lieu dans un jardin particulier, un lieu clos et sur inscription avec liste d'attente, et vers lequel sont portés ceux qui sont déjà sensibles à l'environnement. Reste à penser, d'un point de vue politique, les conditions d'accès pour tous à cette forme d'éducation, soit une politique éducative plus large. L'horizon d'une telle réflexion sur l'attention serait d'ouvrir sur une nouvelle modalité relationnelle, qui conduirait à ne plus poser la question du respect de la nature, mais prendrait acte de ce que nous sommes et comment nous vivons – une partie de la Nature qui s'efforce de persévérer dans l'être.

BIBLIOGRAPHIE

Afeissa, Hicham-Stéphane. *Portraits de philosophes en écologistes*. Bellevaux, France: Éd. Dehors, 2012.

Afeissa, Hicham-Stéphane. *Qu'est-ce que l'écologie ?* Paris, France: J. Vrin, 2009.

Ben A. Minteer, art. « Anthropocentrism » in Callicott, J. Baird, et Robert Frodeman, éd. *Encyclopedia of environmental ethics and philosophy*. Farmington Hills, Mich., Etats Unis d'Amérique: Gale, Cengage Learning, 2008.

Brugère, Fabienne. « La sollicitude et ses usages », *Cités*, vol. 40, no. 4, 2009

(<https://www.cairn.info/revue-cites-2009-4-page-139.html>)

Gamlund, Espen. « Living Under the Guidance of Reason: Arne Naess's Interpretation of Spinoza ». *Inquiry* 54, n° 1, 26 janvier 2011.

Henry, Julie, et Pierre-François Moreau. *Spinoza, une anthropologie éthique : variations affectives*

et historicité de l'existence. Paris, France: Classiques Garnier, 2015.

Ingold, Tim. *Faire: anthropologie, archéologie, art et architecture*. Traduit par Hervé Gosselin et Hicham-Stéphane Afeissa. Bellevaux, France: Éditions Dehors, 2017.

Ingold, Tim. *Marcher avec les dragons*. Traduit par Pierre Madelin. Bruxelles, Belgique: Zones sensibles, 2013.

Lantoine, Jacques-Louis, *L'agent automate. Le concept de disposition chez Spinoza*, Thèse de doctorat, Université de Lyon, 2016.

Larrère Catherine et Raphaël, *Penser et agir avec la nature: une enquête philosophique*. Paris, France: Editions de la Découverte, 2015.

Naess, Arne, et Dunand Stéphane. *La réalisation de soi*. Traduit par Pierre Madelin. Marseille, France: Wildproject, 2017.

Naess, Arne, et Afeissa Hicham-Stéphane, *Écologie, communauté et style de vie*. Traduit par Charles Ruelle. Paris, France: Éd. MF, 2008.

Norton Bryan G. 2007 [1984]. « L'éthique environnementale et l'anthropocentrisme faible ». In Afeissa Hicham-Stéphane (dir.). *Éthique de l'environnement. Nature, valeur, respect*. Paris : Vrin.

Spinoza, Baruch. *Éthique*. Traduit par Bernard Pautrat. Paris, France: Éd. Points, 2014.

Spinoza, *Correspondance*, présentation et traduction de Maxime Rovere, GF Flammarion, Paris, 2010.